

Pierre Ochs: distorsions entre affinités électives et tragédies familiales

Autor(en): **Hennequin Lecomte, Laure**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **58 (2008)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-99095>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pierre Ochs: Distorsions entre affinités électives et tragédies familiales

Laure Hennequin Lecomte

Summary

Pierre Ochs, a francophile statesman of Basel, represents, thanks to the origins and the course of his family, a major actor of the birth of the contemporary period and a considerable link between France and Switzerland. Since the marriage of his sister to Philippe-Frédéric de Dietrich, mayor of Strasbourg during the Revolution, this citizen of Basel is very closely linked not only to Alsace but also to France, at the head of the State. The analysis of the relations within the Ochs family brings to light the strength of elective links inside it. Two of Pierre Ochs' children, Albert and Emma "(do not) play the game". These enfants terribles elude the laws of the life that has been set out for them, of their circle and of Basel's patriate, the one through suicide, the other through madness. If equality and liberty are some of the revolutionary watchwords that Pierre Ochs intends to implement in the public sphere, within the private sphere, there rules a strict aristocratic order with which none of the different members of the family may compromise.

Le parcours de Pierre Ochs, homme d'Etat bâlois francophile sous la Révolution, est instructif. Par ses origines et sa trajectoire familiales, il constitue un véritable trait d'union entre la France et la Suisse¹, de même qu'un protagoniste important de la genèse de la période contemporaine.

1 Il naît à Nantes en 1752 et meurt à Bâle en 1821. Fils d'Albrecht Ochs, il a des responsabilités politiques importantes à Bâle. En effet, il est successivement en 1780 juge au tribunal de la ville, secrétaire du Conseil deux ans plus tard. Il est plusieurs fois député à la Diète en 1786, chancelier d'Etat en 1790, du Grand Conseil en 1794 et *Oberstzunftmeister* en 1796.

Il a contribué à renverser l'Ancien Régime et a tenté de lui substituer un ordre nouveau.

On sait que son rôle pendant la Révolution française fut fondamental. Gagné aux idées nouvelles, il est chargé par Bonaparte de soulever la Suisse. A cet effet, il rédige un projet de constitution pour la République helvétique qu'il finit par présider, dès le début de l'année 1798. Destitué par La Harpe le 25 juin 1799, il poursuit sa carrière politique au niveau cantonal. Dès la Médiation, il est membre du Grand puis du Petit Conseil d'Etat de Bâle, devenant même bourgmestre en 1813 et 1816.

Grâce au mariage de sa sœur avec Philippe-Frédéric de Dietrich, maire de Strasbourg pendant la Révolution, ce Bâlois se lie non seulement à l'Alsace mais aussi à la France. Représentant emblématique d'une élite cosmopolite, il voit se superposer aux changements de son existence les métamorphoses de la société dans laquelle il s'inscrit. L'analyse de quelques pans de son existence conduit à découvrir la résolution d'un conflit impossible entre, d'une part, son attitude d'ouverture vis-à-vis de son réseau amical et familial et, d'autre part, son comportement de fermeture face aux déviances de sa progéniture.

La famille est au cœur de sa nombreuse correspondance. Pierre Ochs peut même être considéré comme un «correspondancier»²: il recourt à la poste par nécessité. Ecrire est pour lui une urgence économique, un geste professionnel ou un impératif familial. L'examen des rapports noués au sein de la famille Ochs par le biais des échanges épistolaires met d'abord en lumière à l'intérieur de cette dernière la force des liens électifs. Les relations amicales sont mêlées indissolublement aux relations familiales vécues sous le signe non seulement de la raison mais aussi de la déraison.

Dans le cadre de cette dialectique, deux des enfants de Pierre Ochs, un garçon et une fille, ne «jouent (pas) au jeu» de leur famille comme le disait le poète. En paraphrasant Cocteau, il est légitime de les désigner comme des «enfants terribles» car ils se soustraient aux lois de la vie prévue pour eux, de leur milieu, le patriciat bâlois, l'un par le suicide, l'autre par la folie. Le parcours de ce frère et de cette sœur, Albert et Emma, qui n'ont respecté ni les normes ni les codes de bonne conduite peut être reconstitué grâce à la correspondance du père, Pierre Ochs, à Amélie de Dietrich, née de Berckheim³, l'épouse de Jean Albert Frédé-

2 Roger Chartier (sous la direction de), *La Correspondance, les usages de la lettre au XIX^{ème} siècle*, Fayard, Paris, 1991, p.106.

3 Née à Ribeauvillé en 1776, elle meurt à Strasbourg en 1855. Elle épouse de Dietrich à Colmar le 8 prairial an V.

ric de Dietrich, fils du maire de Strasbourg. Suite à la mort précoce de son mari en 1806, elle devient la gérante des Forges du Bas-Rhin en 1815, puis la fondatrice de la Société «Veuve de Dietrich et fils» en 1827.

Une fois son beau-frère et sa sœur⁴ disparus, Pierre Ochs entretient une correspondance avec sa nièce par alliance, car cette dernière est la dépositaire de ses intérêts liés à la survie et au redressement de la Maison de Dietrich. Il veille régulièrement par l'intermédiaire de la voie épistolaire à ce qu'elle n'oublie pas ses devoirs envers lui. Ce faisant, il lui fait une gazette familiale sans fioritures. Les lettres ont été pour l'essentiel écrites de Bâle, en allemand, et proviennent du fonds de Dietrich, versé au château de Reichshoffen⁵.

Dans ces sources intimes, Pierre Ochs apparaît comme un oncle soucieux à la fois de sa famille et de son intérêt bien compris. La famille y est présentée comme une valeur éminemment positive, fédératrice, déterminant la vie de chacun, de son premier jusqu'à son dernier souffle. Le cercle familial, lieu de chaleur et de sécurité, est aussi ressenti comme une prison qui étouffe ou condamne ceux qui ne respectent pas ses règles bien établies.

Les amitiés tissées à travers l'Europe par Pierre Ochs sont placées sous le sceau du respect de la liberté de l'individu, en rapport d'une part avec la philanthropie maçonnique⁶ et d'autre part avec les droits de l'homme mis au goût du jour en France, pays de la Révolution. Les relations à la fois familiales et amicales participent d'affinités électives, témoignant de la «civilisation des mœurs». Cette forme policée des rapports humains mise au devant de la scène politique, révèle une sociabilité de bon aloi qui apparaît d'abord comme essentielle. Cependant, elle ne doit pas masquer un autre versant des liens familiaux mettant en lumière l'intransigeance des familles aristocratiques avec les rejetons qui

4 Sibylle Louise Ochs, née à Hambourg-Altona le 17/10/1755, meurt à Strasbourg le 6/3/1806, est la fille d'Albrecht Ochs et de Louise His. Son époux, Philippe-Frédéric de Dietrich fut emprisonné, puis guillotiné, pour avoir tenté de s'opposer, après la destitution de Louis XVI, à l'instauration de la Terreur. Acquitté le 7 mars 1793 par le Tribunal de Besançon, il est rejugé par le Tribunal Révolutionnaire à Paris, condamné à mort et exécuté le 29 décembre 1793.

5 Archives de Dietrich, Reichshoffen, ADD 71/7/1 à ADD 71/7/35.

6 La franc-maçonnerie l'inspire comme le révèle cet extrait d'un chant en l'honneur d'une loge strasbourgeoise dans laquelle il avait joué un rôle: «Philanthopes! Fortifions le sentiment de l'humanité! Elançons nous, par la pensée et par enthousiasme, dans le sein de l'être parfait, tâchons de nous confondre dans son essence, et après nous en être pénétrés, retournons parmi nos semblables, exercer des goûts sublimes que nous aurons puisés dans lui. C'est ainsi que nos regards, après s'être reposés quelque temps, sur une couleur, en transportant l'empreinte sur les objets qu'ils viennent ensuite à fixer», Hymne pour les philanthopes, Strasbourg, 1^{er} mai 1775, Staatsarchiv, Bâle, Privat-Arch His, PA 633, in A.D.D.

ne remplissent pas les critères nécessaires du jeu social. Pierre Ochs est emblématique de cette ambivalence. Il est donc instructif de se demander si ce grand patriote et révolutionnaire gère ses questions familiales à l'aune de ses rapports amicaux et en accord avec son idéologie politique libertaire. Pour résoudre cette question, il faut commencer par l'examen de la face brillante de ses rapports sociaux, marqués par une fraternité européenne, emblématique du vent de liberté soufflant de France. La face noire, dans un second temps, au miroir de son comportement familial, permettra de répondre de façon nuancée au problème soulevé, à la façon d'une mise en intrigue de l'histoire, en adéquation avec les contradictions de Pierre Ochs.

En Alsace, réseau familial et amical à travers l'Europe

A l'image d'autres oncles et tantes, Pierre Ochs s'intéresse à ses neveux ou nièces et entretient avec eux une correspondance significative⁷. Ces relations avunculaires épistolaires⁸ sont emblématiques de relations privilégiées entre la Suisse et l'Alsace.

Pierre Ochs, le guide de ses neveux Jean Albert Frédéric et Gustave de Dietrich en Suisse

Les fils de Dietrich – et leur précepteur – passent l'été 1789 loin de Strasbourg sur les conseils de leur père. Philippe-Frédéric de Dietrich, né à Strasbourg en 1748, est un véritable savant et un homme de son temps, des Lumières. Homme politique de premier plan non seulement à l'échelle alsacienne mais aussi et surtout nationale, il est passé à la postérité pour son rôle dans la naissance de la *Marseillaise*⁹.

A l'été 1789, Philippe-Frédéric de Dietrich estime que le climat qui règne n'est guère favorable, compte tenu de l'absence de tranquillité et de l'échauffement des esprits, après la prise de la Bastille. Lors de leur

7 Marion Trévisi, «Oncles et tantes au XVIII^{ème} siècle: au cœur de la parenté, quelle présence, quels rôles?», dans: *Histoire, Economie et société, époques moderne et contemporaine*, N° 2, 2004, Armand Colin, pp. 284–302.

8 Cette correspondance est issue du fonds de Dietrich, conservé à Reichshoffen. Les lettres écrites en allemand ont été traduites par M^{me} Georger-Vogt. Notre étude lexicale est fondée sur le texte français et non sur le texte original.

9 Il commande à un jeune officier, Rouget de l'Isle, un chant de guerre pour l'armée du Rhin afin de remplacer le «ça ira», qui apparaissait trop comme un chant de guerre civil. Il l'entonne pour la première fois le 25 avril 1792 dans le salon de son domicile, place Broglie. C'est sa femme qui harmonise la mélodie et la recopie dans les jours qui suivent.

séjour à Bâle, Pierre Ochs sert complaisamment de guide à Fritz¹⁰ et à Albert¹¹ «dans ce charmant canton»¹², s'intéressant à la suite de leur voyage, donnant des conseils à la fois sur son déroulement et sur son financement. L'entregent et la situation géographique de Pierre Ochs sont les conditions d'un voyage réussi. Il se tient à leur disposition, pour leur faire parvenir au moment de leurs étapes essentielles l'argent dont ils ont besoin et les «lettres de recommandation» les introduisant dans son propre réseau d'influence¹³. Contrairement à Gloutier¹⁴ le précepteur, Pierre Ochs mésestime les effets des pérégrinations pédestres. Les sentiments de l'oncle vis-à-vis de ses neveux sont exprimés avec chaleur. Ce dernier ne craint ni les hyperboles, – un mouvement précipité de la phrase reflétant la force de son amour –, ni une ponctuation enflammée rythmant les effusions écrites, points d'exclamation à l'appui. Ses manifestations appuyées de tendresse sont dans l'esprit des Lumières où les larmes et la passion rimaient avec retrouvailles familiales. Pierre Ochs semble presque vouloir dépeindre une scène touchante à la Greuze qui ne déparerait pas dans un de ces romans épistolaires en vogue alors: «Votre femme et vos chers enfants sont arrivés vers les onze ou midi. Dieu! Imaginez mes transports de joie de les revoir, de les embrasser, de les savoir tous hors de tous dangers. Je les tiens donc, et ce dépôt sacré, croyez moi, n'échappera pas de mes mains que tout ne soit en règle chez vous et dans la province.» Il donne au père des nouvelles excellentes sur la santé de ceux qui lui sont chers. Il compare les enfants avec le souvenir de la dernière rencontre, à l'avantage du présent, en terme de croissance¹⁵. Il achève sa lettre en insistant sur le plaisir des retrouvailles familiales.

10 Jean Albert Frédéric de Dietrich, né le 31 Août 1773, meurt précocement à Strasbourg en 1806.

11 Gustave Albert, né à Niederbronn en 1775, meurt à Altona en 1800. Frère cadet, il meurt précocement comme son aîné. Il est capitaine de chasseurs à cheval, secrétaire particulier du Ministre des affaires étrangères.

12 Archives municipales de Strasbourg, AMS-AA 2005b/36/3, Lettre de Gloutier à Philippe Frédéric de Dietrich, Bâle, le 23 août 1789.

13 Lettre de Pierre Ochs à son beau-frère Philippe Frédéric de Dietrich, Bâle, 16 août 1789, citée par Rodolphe Reuss, in *Revue d'Alsace*, 1923, p. 348.

14 Né le 8 mai 1755, Alexis Gloutier a étudié les collèges de Langres et de Chaumont. Dans la capitale, il obtient une bourse à un concours et progresse notablement dans l'étude des mathématiques. Il est choisi comme précepteur pour ses enfants par M. d'Abouville, gouverneur du dernier Dauphin. Philippe Frédéric de Dietrich lui confie l'éducation de ses deux fils en 1787.

15 Lettre de Pierre Ochs à son beau-frère Philippe Frédéric de Dietrich, Bâle, 16 août 1789, citée par R. Reuss, art. cit., p. 348.

Jean Albert Frédéric de Dietrich et sa nièce par alliance, Amélie de Dietrich, née de Berckheim, dépositaires des intérêts de Pierre Ochs

En 1798, Jean-Albert-Frédéric de Dietrich écrit à son oncle Pierre Ochs pour lui expliquer pourquoi il ne peut, dans l'immédiat, lui rendre visite comme convenu. Il s'était engagé au troisième bataillon de volontaires du Bas-Rhin, lors de la proclamation de la Patrie en danger en mai 1792. Nommé sous-lieutenant au même bataillon le 1^{er} Juillet 1792, il passa, trois mois plus tard, lieutenant de chasseurs à cheval dans la légion de Kellermann. Le 18 octobre 1793, il fut forcé, comme fils d'un homme alors proscrit, de quitter le service, puis fut enfermé pendant onze mois. Libéré, il fut le premier à entrer «le sabre à la main», le 1^{er} prairial An III dans la Convention pour disperser les émeutiers qui l'avaient envahie, ce qui lui valut sa réintégration dans ses fonctions militaires. Il continua à servir comme capitaine de dragons jusqu'au 12 octobre 1795, mais fut obligé à cette date de donner sa démission pour raisons de santé. Il avait obtenu le 6 fructidor An III la réhabilitation de son père, radié de la liste des émigrés et la levée du séquestre qui avait frappé les biens de la famille.

Une situation catastrophique de crise économique a des conséquences notables sur la maison de Dietrich dont Fritz a la charge depuis la mort de son père. La conjoncture est si néfaste que cela influence ses conditions physiques. Comme sa femme Amélie est proche de son terme, il ne peut envisager de la quitter avant qu'elle n'ait mis au monde leur enfant. On peut presque dire que Fritz introduit Amélie auprès de son oncle, comme s'il la préparait à ses futures relations épistolaires avec lui, après sa disparition, puisqu'elle est littéralement sa secrétaire¹⁶.

Pierre Ochs veille régulièrement à ce qu'elle n'oublie pas ses devoirs envers lui. Il la considère, d'égal à égal, comme un homme, à qui il demande des comptes et à qui il livre ses soucis domestiques, sans se soucier de son sexe.

Il ne la désigne en début de lettre que par son lien de parenté, «ma chère nièce», sans jamais utiliser son prénom. Cependant, l'en-tête insistant sur son titre de noblesse est toujours le même: «A Madame, Madame la Baronne de Dietrich née de Berckheim à Strasbourg». Le vocatif de l'incipit insiste sur le titre du destinataire, rappelant sa fonction sociale, sa «distinction». Il révèle qu'écrire c'est reproduire sur le papier les marques de son appartenance sociale. La lettre apparaît comme une écriture de classe au sens où l'entend Roland Barthes. Les

16 ADD 66/1, lettre de Fritz de Dietrich à Pierre Ochs, le 22 décembre 1798.

vocables utilisés insistent sur l'affection portée tout en restant emprunts d'une relative distance. Le substantif «madame» en témoigne. Amélie est également présentée de manière laudative. Elle a droit à des désignations à connotation flatteuse comme une «estimable amie»¹⁷ ou «intéressante nièce»¹⁸. Elle est aussi dite «aimable»¹⁹. Il signale à la fin de sa lettre son rôle auprès d'elle: «votre dévoué Serviteur et Oncle Pierre Ochs»²⁰. Il indique son rôle politique révélant son appartenance à l'élite dirigeante de sa cité: «Conseiller d'Etat»²¹. Vivant de sa fortune, Pierre Ochs est exemplaire de ces patriciens qui ne s'occupent plus du commerce ou d'autres activités économiques. Il peut vouer tout son temps à la magistrature et à un mode de vie calqué sur celui de la noblesse internationale²². Il met en avant la qualité qu'il attache à leur relation en se désignant comme un «Ami»²³. Pierre Ochs écrit une trentaine de lettres en allemand de 1816 à 1821 à Amélie où il n'évoque qu'une fois les activités industrielles de la Maison de Dietrich lorsqu'il a «besoin d'un petit fourneau de fer ou de tôle pour (sa) chambre à coucher». Très précis sur l'article désiré, il aimerait qu'Amélie le lui envoie «le plus tôt» possible. Il explique les raisons de cette commande, donnant par là une indication précieuse sur la vie matérielle de l'époque: «Il est destiné pour ma chambre à coucher. L'hiver approche, et pour un homme obligé de se lever à 5 heures du matin, une chambre chaude au lever est comme indispensable.»²⁴ En revanche, sa correspondance est émaillée de demandes récurrentes au sujet du règlement de la succession de l'époux d'Amélie.

Pierre Ochs n'est pas seulement en bons termes avec la famille d'adoption de sa sœur, les Dietrich, pour des motifs économiques, il est également lié avec le cercle des patriciens strasbourgeois, pour des raisons sociales et culturelles.

Réseau amical: le cercle des patriciens strasbourgeois lié aux Dietrich

Le mariage de sa sœur avec un Dietrich, met Pierre Ochs en relation étroite avec le patriciat strasbourgeois. Il compose par exemple de la

17 ADD 71/7/4. Bâle, 3 juillet 1807.

18 ADD 71/7/7 et ADD 71/7/6, Bâle, 5 janvier 1808.

19 ADD 71/7/9, Bâle, 28 février 1809.

20 ADD 71/7/14. Bâle, 26 janvier 1816.

21 ADD 71/7/16. Bâle, 31 mars 1816.

22 Jean-Claude Favez, (sous la direction de), *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne, Payot, 1986, p. 446.

23 ADD 71/7/29, Bâle, 17 février 1819.

24 ADD 71/7/4. Bâle, 3 juillet 1807.

poésie pour la femme du Préteur royal de Strasbourg, à l'instar de ses *Vers pour Madame Adélaïde d'Autigny en lui présentant, au jour de sa fête, une Loupe en forme de berloque*. Il est également lié aux Turckheim dont plusieurs membres, plus particulièrement Jean V et Bernard-Frédéric, ont joué un rôle significatif dans la franc-maçonnerie²⁵. Un extrait d'une lettre de Jean de Turckheim²⁶ à Pierre Ochs, datée du 11/8/1774, est révélateur de son affection: «Dès que je vous vis, je vous aimai et m'applaudis en secret de trouver un homme qui pense et sent à peu près comme moi.»²⁷ Un autre patricien strasbourgeois, Montbrison, apprécie également Pierre Ochs comme le signale un hommage épistolaire du 13/7/1808: «Monsieur, je trouve (...) votre Opéra de Prométhée plein d'imagination, de mouvement et de vie. (...) je voudrais bien voir mettre en musique cette œuvre lyrique qui tiendrait certainement le spectateur très éveillé, ce qui n'arrive pas à tous les opéras.»²⁸ Enfin, Pierre Ochs était l'ami de Reubell²⁹, Alsacien qui a joué un rôle politique important pendant la Révolution à Paris³⁰.

Au sein des patriciats des deux régions, les frontières n'existent pas. Des deux côtés, la maîtrise de la langue française est un préalable. Il est légitime de tenir la littérature et l'art pour des éléments essentiels de l'existence. L'étude des relations de Pierre Ochs avec son réseau amical et familial en France montre une sociabilité moderne, en accord avec son idéologie politique exprimée notamment dans *Zeltner ou la Prise de Soleure*. Cette pièce francophile permet d'explorer les contradictions internes de Pierre Ochs, qui nous intéressent au premier chef. Toutefois, pour les mettre en lumière, il est nécessaire d'examiner comment Pierre Ochs réagit vis-à-vis de deux de ses enfants.

25 *Discours de Pierre Ochs à la Société des Philanthropes de Strasbourg*, 8 janvier 1775, in A.D.D.

26 Né en 1749 et mort en 1824, le fils aîné de Jean IV aurait dû prendre la succession paternelle, une fois ses études achevées. Il va laisser son frère cadet endosser ce rôle, alors que ce dernier n'y était guère favorable au départ. Bernard-Frédéric se soumet aux souhaits paternels, compte tenu de la répugnance de son frère aîné pour la banque.

27 Beat von Wartburg, *Musen und Menschenrechte: Peter Ochs und seine literarischen Werke*, Bâle, Christoph Mérian Verlag, 1997, Corr I, S 51, p. 127.

28 B. von Wartburg, *Musen und Menschenrechte*, op. cit., p. 240.

29 Denis Woronoff, *La République bourgeoise, de Thermidor à Brumaire (1794-1799), Nouvelle histoire de la France contemporaine*, tome 3, Paris, Seuil, Points-Histoire, 1972, p. 177 et p. 179.

30 Jean François Reubell est intervenu dans le sauvetage de la Maison de Dietrich. Né en 1747, mort à Colmar en 1807, il vote pour les réformes à la Constituante. Envoyé au Corps législatif en 1795, il est élu Directeur dès sa première réunion. Il est un des initiateurs de l'invasion de la Suisse en 1798.

En Suisse, ordre et désordre d'une famille

Si l'Alsace, lieu d'élection de sa sœur, montre des affinités électives mâtinées d'intérêt bien compris au sein du cercle familial, la terre helvétique révèle des liens du sang torturés pour Pierre Ochs. La mort du fils de Pierre Ochs, Albert, et la maladie de sa fille Emma, sont associées dans l'esprit du père qui les qualifie de «deux évènements affligeants»³¹. Ces deux situations éminemment douloureuses pour Pierre Ochs introduisent un déséquilibre, une disharmonie au sein du cercle familial des Ochs.

Un tableau idéal: le portrait de groupe d'une harmonie familiale.

La famille est tout d'abord célébrée par les Ochs eux-mêmes, qui tiennent à présenter à l'extérieur un front haut, uni. Pierre Ochs envoie «par le canal de Mr Kern une pièce de vers sur le mariage de (son) fils»³². La liste établie par une chercheuse contemporaine³³ permet de voir que Pierre Ochs a sacrifié à ce genre à quelques reprises. Il a conservé ses œuvres, estimant par là peut-être qu'elles avaient un intérêt pour lui, pas seulement pour ses destinataires. Il s'adonne aux muses à la fois dans son entourage familial mais aussi amical. A l'occasion du mariage de son fils, il n'hésite pas à se mettre en scène. Il apparaît finalement comme le protagoniste principal de la poésie qu'il dédie aux nouveaux époux: *Pour mon fils Edouard His et sa jeune promise Mademoiselle Annette Laroche avant la célébration de leurs noces, à Bâle le 10 août 1818*. Pierre Ochs y oppose avec un peu de facilité leur jeunesse à sa vieillesse, comme si le spectacle de leurs amours allait jouer pour lui le rôle bénéfique d'une fontaine de jouvence. Il évoque le nombre de ses années (65) par une formule littéraire alors non désuète et par la description d'une physionomie abîmée par le temps. A l'occasion de ce rite de passage, il semble inquiet par celui qui l'attend, désireux de le repousser le plus possible. En réalité, il paraît plus préoccupé de sa propre existence que de celle de sa progéniture³⁴.

Le regard extérieur porté sur la famille Ochs est élogieux. Dans le *Journal* d'Octavie de Berckheim, elle sert de modèle à une jeune patriicienne proche des Dietrich, elle-même issue d'une famille visiblement

31 N° 17 ADD71/7/18. Lettre de Pierre Ochs à sa nièce Amélie de Dietrich, Bâle, 1^{er} janvier 1817.

32 Lettre N° 27 adressée à Amélie de Dietrich, N° 27/ADD 71/7/28.

33 B. von Wartburg, *Musen und Menschenrechte*, op. cit.

34 B. von Wartburg, *Musen und Menschenrechte*, op. cit., p. 610.

perçue comme unie et heureuse³⁵. Le couple formé par le père et la mère attire l'attention d'Octavie. Elle est sensible à ce tableau édifiant de parents conscients de leurs devoirs vis-à-vis de leurs enfants. Elle apprécie le spectacle qu'ils offrent par l'aménité de leurs relations et par la qualité des échanges au sein de la famille. Cette image riante et idéale est affirmée de bonne foi dans le *Journal* d'Octavie. Elle ne perçoit la famille que de l'extérieur. Or, cette perception est contredite par l'examen méthodique des lettres familiales permettant de connaître la famille de l'intérieur.

Pour reprendre la formule d'Octavie en en modifiant le sens, la famille Ochs est «intéressante» pour l'historien: elle met au jour le contrôle que la famille exerce sur ses membres de manière consciente. Cette emprise est flagrante avec l'exemple de ce frère et de cette sœur aux destins tragiques.

Albert et Emma: les «enfants terribles»

L'histoire d'Albert Ochs est digne du romantisme de l'époque. Il semble illustrer le motif de l'amour contrarié qui traverse la littérature du siècle des Lumières avec en tête *La Nouvelle Héloïse*. Ce «fils aîné» avait opté semble-t-il par choix pour le célibat. Il a laissé le champ libre à son frère pour la transmission du patronyme et des valeurs familiales à une descendance. La correspondance paternelle reste allusive sur ce refus d'une alliance, assez inhabituel à l'époque vu la primauté d'Albert au sein de la fratrie: «Albert avait repoussé toute idée de mariage, disant souvent qu'il abandonnait à son cadet, le soin de perpétuer notre famille.»³⁶

Ces résolutions, considérées jadis comme justes et irrévocables par sa famille sont de moins en moins comprises dès lors qu'Albert dévie de la trajectoire approuvée par les siens et songe à désobéir aux règles de conduite assignées: il forma le projet d'épouser une jeune fille du canton de Zurich. Albert est déchiré entre sa passion pour cette femme qui, visiblement, n'appartient pas au même milieu social que lui, et son devoir de ne pas faire déchoir sa famille en contractant une mésalliance. A la fin du XVIII^e siècle et à la charnière de l'époque contemporaine, Albert a pleinement conscience que son identité sociale est faite de la

35 *Correspondance des Demoiselles de Berckheim et de leurs amis, précédée d'un extrait du Journal de Mlle Octavie de Berckheim et d'une préface de M. Philippe Godet*, Paris / Neuchâtel, Imprimerie Delachaux et Niestlé 1889, tome 1, p. 22.

36 N° 14 ADD/71/7/15. Lettre de Pierre Ochs à sa nièce Amélie de Dietrich, 8 mars 1816.

combinaison de son rang et de sa fortune³⁷. Il a intériorisé ces facteurs de distinction et ne peut donc se résoudre à un mariage clandestin. Il a laissé ses sentiments s'exprimer. Il est allé jusqu'à imaginer braver la réprobation familiale mais il ne va pas jusqu'au point de rupture irrémédiable. La volonté paternelle et les impératifs familiaux et sociaux, dans l'intérêt des Ochs, finissent par être fatals à Albert Ochs le 3 mars 1816. A l'instar de ceux qui mettent fin à leurs jours, le jeune homme laisse à ses proches une longue lettre pour expliquer son geste malheureux³⁸. Ce suicide demeure une plaie ouverte au cœur paternel. Pierre Ochs prend soin de reprendre dans sa biographie les phrases marquantes avec lesquelles, outre-tombe, son fils se disculpait: «Je meurs avec la conviction de mon innocence (...) J'ai combattu en vain ma passion, mais je sentais que mes relations ne me permettaient pas d'épouser Mlle S. Je dois à la vérité de déclarer que je n'eus jamais envers elle que des vues honnêtes. Je ne cherchai jamais à séduire de fille (...) C'est lui (le rival) qui m'oblige à m'ôter la vie, c'est lui qui me conduit au tombeau. Il est responsable de mon malheureux destin.»³⁹ De manière contradictoire, Albert utilise le mode épistolaire pour clamer son innocence. La raison n'était plus son guide, même s'il a toujours conservé son sens de l'honneur et du devoir. Il rejette la faute sur son adversaire.

La passion gagne finalement la guerre mentale se jouant dans l'esprit du jeune homme. Albert Ochs se sacrifie sur l'autel de la famille, au grand dam de son père. Pierre Ochs déplore certes la mort de son fils mais estime finalement qu'il a eu la seule conduite digne et noble possible. Les règles de la famille ne sont à aucun moment remises en cause par le *pater familias* suite au décès de son fils. Le père «inconsolable» regrette que son fils n'ait pas eu la force de se soumettre. Il aurait dû passer outre sa douleur et se conformer à ce que l'on attendait de lui. Pierre Ochs souffre cependant réellement de la perte de son fils en qui il avait placé de nombreuses espérances compte tenu de ses capacités. La mort d'Albert a des répercussions sur la santé mentale de sa sœur Emma qu'il convient de décrire à présent. Pierre Ochs fait lui-même le lien entre ces deux «enfants terribles».

Emma Ochs, fille de Pierre Ochs, est la nièce par alliance d'Amélie de Dietrich. Le fonds de Dietrich conserve une lettre adressée par la

37 Maurice Daumas, *La Tendresse amoureuse XVI-XVIII^{èmes} siècles*, Paris, Perrin, 1996, p. 19.

38 Lettre de Pierre Ochs à Paul Usteri, 15/3/1816, in B. von Wartburg, *Musen und Menschenrechte*, op. cit., p. 606.

39 Extraits de ma biographie, in B. von Wartburg, *Musen und Menschenrechte*, op. cit., p. 608. B. von Wartburg, *Musen und Menschenrechte*, op. cit., p. 606.

première à la seconde. L'émettrice commence à ressentir les effets de la maladie physique et mentale qui va tant la tourmenter par la suite. Elle espère trouver refuge en Alsace, par le biais d'un séjour familial, de préférence à une médicalisation helvétique et remercie sa destinataire de sa gentillesse⁴⁰. La correspondance de Pierre Ochs à Amélie de Dietrich permet de saisir l'évolution de la maladie d'Emma. Cette correspondance paternelle doit être considérée d'entrée de jeu comme un discours tenu par la raison sur la déraison.

Le corps d'Emma focalise toutes les attentions. Le transformer conduirait à métamorphoser le désordre régnant dans son esprit. A aucun moment, Pierre Ochs n'ébauche d'explication à la maladie mentale de sa fille. Il insiste sur la femme qu'elle aurait pu devenir avec regret. Une cause est mise en évidence par ceux qui sont amenés à la soigner. Ils estiment qu'il s'agit d'une maladie ayant plutôt sa source dans le corps. Le médecin, d'après le traitement choisi, semble penser qu'Emma a un esprit fêlé, saisi par les vapeurs ou les humeurs noires de la mélancolie. Les remèdes, tour à tour essayés, ont en commun d'être appliqués sur sa chair souffrante. Les bains et la douche apparaissent comme un traitement de choc. L'immersion d'Emma s'apparente presque à un rite de pureté et de renaissance, l'eau disposant d'une forte symbolique culturelle.

Des traitements sont introduits dans le corps, l'ingestion est considérée comme positive. Son thérapeute désire la rééduquer en dominant son esprit, ses passions et sa volonté. Le refuge à la campagne apparaît comme une solution judicieuse. Il s'agit de la cacher aux regards de ses connaissances, par égard pour elle et pour l'intérêt bien compris de la famille. Emma tâte du logement chez l'habitant à proximité de l'asile. Elle demeure ensuite chez son père, puis chez son jardinier pour finir dans un établissement en France, à Besançon. L'enfermement apparaît progressivement comme le traitement préférentiel. Il clôt les différentes tentatives de son père espérant voir sa raison prendre le dessus. Les politiques de la folie helvétiques peuvent être rapprochées de celles en vigueur en Europe⁴¹. L'internement d'Emma est significatif sur la volonté d'ordre de la structure familiale. La famille avec ses exigences est un des critères fondamentaux de la raison et elle demande et obtient l'enfermement⁴².

40 ADD 71/7/36, Lettre d'Emma Ochs à Amélie de Dietrich, Bâle, 6 mai, année non indiquée.

41 Michel Foucault, *Folie et déraison, Histoire de la folie à l'âge classique, Civilisations d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Plon, 1961, p. 58.

42 M. Foucault, *Folie et déraison, op. cit.*, p. 111.

Une fois enfermée, Emma doit s'adonner à plusieurs occupations jugées favorables pour son organisme et son esprit. Tout d'abord, elle fait de l'exercice sous la forme d'une promenade. Ensuite, elle reçoit la visite du médecin une à deux fois par jour. Cette rencontre, technique de contrôle psychiatrique, se conjugue à un modèle psychologique du traitement de la folie. Le médecin d'Emma espère par sa thérapie réveiller son humanité assoupie. Emma reçoit aussi la visite de son père et celle d'amis. Enfin, Emma n'est pas laissée inactive. Ses activités manuelles et intellectuelles sont de deux ordres. Elle fait de l'ouvrage près de la cheminée et garde la possibilité d'écrire à sa famille. Son médecin pense que l'oisiveté est néfaste à son équilibre mental.

Ses souffrances sont physiques et morales. De ce double point de vue, Emma connaît par alternance des périodes de santé et de maladie. Elle est considérée comme innocente, enchaînée par la force de ses passions. Elle cherche à se sauver et à se détruire. Elle s'échappe de sa «prison» en marchant, pour retourner en définitive au bercail. Sa déféstration volontaire n'a pas de conséquences graves. Son comportement chaotique amène petit à petit la suspicion dans sa famille pour déboucher sur un rejet, une haine. Ses amies vont finir par craindre ses actes; les membres de famille n'acceptent plus son attitude, à l'exception de son père. La folie d'Emma s'inscrit au tournant de la période contemporaine. Elle nous est essentiellement connue à travers le regard paternel et n'est jamais imputée à son sexe. Nous la percevons donc du dehors, pas du dedans car la seule lettre d'Emma dont nous disposons semble raisonnable. Emma est finalement envoyée à Besançon en 1820, dans la pension et la maison de démente de Mr Guibard où ses frères l'accompagnent. Pierre Ochs ne la revit plus alors qu'elle vit jusqu'en 1871 dans la clinique à Besançon⁴³. Emma est donc définitivement enfermée car elle peut se nuire à elle-même et aux autres⁴⁴.

L'examen d'une partie de la correspondance de Pierre Ochs révèle les deux faces contradictoires mais aussi complémentaires du foyer, mises en outre en relation avec les tensions économiques et sociales qui le traversent. La famille est aux Ochs un giron, un refuge, le lieu par excellence du bonheur mais elle constitue aussi pour certains de ses membres un carcan insupportable. Ces «brebis galeuses» intéressent l'historien. Elles peuvent refuser de suivre la règle édictée par leur famille de

43 B. von Wartburg, *Musen und Menschenrechte*, op. cit., p. 608.

44 Yannick Ripa, *La ronde des folles, Femme, folie et enfermement au XIX^e siècle (1838-1870)*, Paris, Aubier, 1986.

diverses manières: la mort, la folie ou l'indignité, soit autant de comportements déviants par rapport à la norme, et qu'il s'agit de débusquer derrière les formulations neutres.

Une partie des lettres privées de Pierre Ochs permet de dresser un tableau inhabituel de la famille, où ses contraintes apparaissent flagrantes et difficiles à respecter par de rares membres ne lui renvoyant pas une image positive. La famille Ochs offre deux illustrations du «désordre des familles»⁴⁵, au sens où l'entendaient Arlette Farge et Michel Foucault. La famille souhaite le bonheur des siens, mais si un de ses membres a un comportement à la fois dangereux pour lui et pour elle, la solution est de l'exclure, petit à petit, puis définitivement. Elle finit par avoir le dernier mot, au prix du silence par le choix du suicide ou de l'éloignement volontaire de celui qui perturbe le bel ordonnancement.

L'égalité et la liberté participent des mots d'ordre révolutionnaires que Pierre Ochs entend mettre en œuvre socialement dans la sphère publique. Avec le cercle des patriciens strasbourgeois, notables sans frontières, les liens sont solides, policés, en accord avec les idéaux politiques du patriote. Mais à l'intérieur de la sphère privée, règne un sévère ordre aristocratique avec lequel les différents membres de la famille ne peuvent ni transiger, ni composer. Albert et Emma sont écartés impitoyablement, puisqu'ils ne sont pas en mesure de se conformer aux attentes de leur lignée.

En conservant avec sa sœur et sa famille française d'adoption des liens renforcés, Pierre Ochs révèle non seulement les rapports intenses entre l'Alsace et la Suisse, proches non seulement géographiquement ainsi que d'un point de vue linguistique mais aussi les deux facettes contradictoires de la famille, lieu d'épanouissement personnel, un giron et source de violences et de souffrances sur les membres qui ne répondent pas à son attente, un carcan.

45 Arlette Farge et Michel Foucault, *Le désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille*, Paris, Gallimard-Julliard, 1982, 362 p.